

BUREAU UNIVERSEL DES COPYRIGHTS

BERTRAND LAVERDURE

roman



La Peuplade
Extrait de la publication

Bureau universel des copyrights

Bureau universel des copyrights est le vingt-sixième titre publié par La Peuplade, fondée en 2006 par Mylène Bouchard et Simon Philippe Turcot.

ISBN 978-2-923530-32-1

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011

Bibliothèque et Archives Canada, 2011

© Bertrand Laverdure, 2011

© La Peuplade, édition et diffusion d'art, 2011

Œuvre en couverture : © Lino

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Pierrette Tostivint

Correction d'épreuves : Aimée Verret

Imprimé au Québec

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent (Québec), Canada, H4N 1S2

La Peuplade

415, rue Racine Est, suite 201,

Chicoutimi (Québec), Canada, G7H 1S8



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada de son aide financière.

Bertrand Laverdure

Bureau universel des copyrights

roman

Œuvre en couverture de Lino

La Peuplade

Pour Alexandra,
ma fée

La liberté est un mystère.

HELVÉTIUS

Comment autrui pourrait-il, par nature, me vouloir du bien ? Au mieux je puis croire à sa curiosité, et la plupart du temps à sa voracité de prédateur. Le désir est l'effraction d'autrui en moi : violence et espoir de rivages plus heureux, desquels je pourrais contempler l'autre et moi-même comme corps mort.

RICHARD MILLET

1

Je suis au *Cirio* à Bruxelles.

Je viens tout juste de me réveiller.

J'ai dormi environ trente minutes. Si peu. Mais j'ai revu ma vie au grand complet à la manière des morts d'opérette. Seulement voilà : j'ai eu l'impression de me réveiller pour de vrai, comme si c'était la première fois de ma vie.

Tout le monde l'apprend un jour ou l'autre. La nature n'a pas de plan secret. La nature n'est pas une gentille organisatrice. La nature s'en fout. Elle fait son affaire. Nous largue dans le trou et puis attend.

L'ennui, c'est que nous avons tous des illusions. Nous aimerions tous nous occuper. Avoir des rôles tout prêts pour nous, imaginer que c'est déjà prévu, que le milieu, l'époque, la technologie, nous donnent le bénéfice de la distinction ou bien l'éducation, le sang bleu, la couchette, l'héritage. Triple connerie. Fadaïses de maman. Ce ne sont jamais des options. On tombe et puis c'est tout.

Dès qu'on met le pied dehors on accélère le processus.
Il faut y penser avant.

Tout a pris une telle teinte autour de moi. Même le serveur italien à la mine agressive et au ton coupant est devenu plus réel.

Nous vivons souvent en double, dans notre tête et ensuite dans notre corps. C'est normal, nous sommes naturels. La nature est compliquée. Mais en me réveillant j'ai ressenti la drôle d'impression que j'habite ici et maintenant, sans une seconde de décalage. Enfin au foyer d'un objectif habituellement flou. Je ne me demande pas qui regarde dans le viseur mais je comprends que nous sommes la plupart du temps hors cadre ou absents. Je suis soudainement là et je me cadence en suivant la rapidité du présent.

Événement : la porte pivotante du troquet s'engorge. Un des serveurs va à la rescousse du client coincé. De loin je discerne mal, mais une grande tache bleue et blanche salue le propriétaire. J'en oublie ma Rodenbach. Quelques clients font des manières à cet énergumène en costume. Plusieurs lèvent leur verre à son passage. Déluré, avec les yeux d'un pseudo-Jackass, la vilénie partout dans son sillage, il s'agit d'un habitué étrange, me suis-je dit. Je ne rêve pas non plus, cette chose s'avance vers moi. Je refuse d'abord de l'identifier.

Mais je me résigne à le constater. Il s'agit du Schtroumpf farceur.

Je profite alors de cette distraction de taille pour laisser de côté le serveur italien peu courtois que j'aurais bien cogné. Le Schtroumpf farceur mérite toute mon attention.

Le Schtroumpf farceur me tend un cadeau. La boîte que l'on connaît tous : jaune avec un ruban rouge. J'ai alors envie d'engager une conversation avec lui.

Il m'explique qu'il n'a jamais su ce qui explose dans sa boîte mais qu'il n'a jamais eu aucune crainte que ça n'explose pas. C'est un fameux tautologiste. À vrai dire, il ne voit pas plus loin que ses narines et ça me chicote.

Moi et le Schtroumpf farceur, ça ne va pas, quoi.

Puisque sa conversation ne mène à rien, répète en boucle deux ou trois lieux communs avachis, je me suis très vite royalement ennuyé.

Il a semblé déçu de mes bâillements incontrôlables. Entre deux reprises du même échantillonnage de textes enregistré parfaitement par un comédien morne, il m'a retendu son cadeau. Je suis resté bête.

Oscar Wilde l'avait prévu, la seule façon de résister à une tentation, c'est d'y succomber. Voilà. Ce sera fait. J'accepte alors son présent.

Le cadeau explose, bien entendu. Le Schtroumpf farceur pouffe de rire, comme il se doit. Puis subitement je ne suis plus là.

2

Je réapparais.

Il me suffit de deux ou trois coups d'œil pour m'apercevoir que mon corps de passager clandestin repose sur le tissu d'un hamac confortable. Lit de fortune, soutenu par deux courroies solides enroulées chacune à un tronc. Je me balance entre deux arbres avec une nonchalance burlesque. Saucisse de pieds et de jambes, de thorax et de tête, légèrement serrée dans sa membrane de toile.

Je me repose, soulagé de ma situation.

Quelques secondes me suffisent pour retrouver l'origine des feuillus autour de moi et, incidemment, identifier la source des bruits divers de balles de tennis, de voitures, de légers grabuges de pique-nique, de parties de base-ball : je suis au parc La Fontaine, côté sud-est, près de la rue Sherbrooke.

Je suis à Montréal, au Québec. Tout autour de ma personne, des immeubles, l'hôpital Notre-Dame, une

statue en l'honneur de Charles de Gaulle (véritable couteau bleu en ciment qui déchire les nuages) ou immense cadran solaire, c'est selon.

Dans un repli de feuilles, le coin ombragé d'une branche, je vois, soudain, la tête en bas, un écureuil qui s'approche. Il est en colère. Une colère formidable. Des sons stridents et magnétiques – comme une bande qui passe mal dans le lecteur ou des sons trafiqués dans un logiciel – sortent de sa gueule. Ennuyé par ce monologue inaudible, je me suis prestement délogé du hamac.

Je m'éloigne, le cœur témoin.

La ville regorge de mélodies diverses, excessivement subtiles, de courbes sonores foisonnantes. Je suis mes oreilles. Je me laisse porter, tel Ulysse, par le murmure marchand, le bourdonnement compact des alentours.

La fraîcheur de mon regard et les odeurs ambiantes s'entremêlent pour former une mosaïque éthérée. Je vis protégé. Me déplace lentement, à la manière d'un grand marabout ou d'une cigogne.

On s'accommode de tout. D'abord du lundi, puis du mardi, ensuite de toute la semaine, du besoin de dormir, de l'intérêt de se désennuyer puis de la mort. Il n'y a pas de vérité universelle mais cultiver la nôtre nous aide à passer le temps. La mienne ne vaut pas la vôtre mais compense tout le reste.

– *Push play...*

L'écureuil s'affole. Il sautille jusqu'à moi et s'agrippe à ma jambe. Il est devenu plus agressif qu'un carcajou, son corps duveteux, petite bombe docile, enserme ma peau, avec ses griffes en harnais solide. Ses dents coupantes, coutelas de fortune au liquide anesthésiant, commencent à grignoter mon épiderme, mon derme, puis les muscles, puis les os. Ma jambe se détache, fleur qu'on déplie.

Je tombe dans un coma obscur.

3

Estropié, il me faut trouver un moyen de régler ma carence de locomotion. Je finis de déchirer ma jambe de pantalon, pour que les effilochures (peau et tissu) ne viennent pas nuire à mes déplacements.

Tout de suite un attroupement se forme. On déplore mon pauvre sort, on appelle les urgences, on prend le temps de s'évanouir, on écrit de tristes couplets et on spéculé sur les causes de ma déconvenue. Offusqué de ma condition, abandonnant sa guitare qu'il grattait sous un arbre dans le parc, un artiste amateur m'aide à me relever et m'offre le confort de sa voiture tout en m'assurant qu'il va régler mon problème. Il semble versé dans les sciences occultes parce qu'il porte moult breloques et colifichets. Je lui pose la question, naïf. Il me répond qu'il est plutôt « collectionneur ». Moins prudent que mal pris, je saisis cette occasion. Notre randonnée mobile me rassérène. Ce Jonathan Bélanger, polyglotte (il connaît même des rudiments d'araméen), amusant et volubile, continue de me faire

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE MARQUIS IMPRIMEUR À CAP-SAINT-IGNACE,
EN AOÛT 2011.